



CHAPITRE XII

Brûler le *taratara* ! — Descente de la colline de Zinga. — Récit de Susi. — Le mont Iyumbi. — Makoko, roi des Wambundu.

Dès le premier septembre 1881, la colonne expéditionnaire guidée par Stanley et Braconnier vers le Stanley-Pool campait aux abords du village de Zinga.

Le camp construit au sommet d'une falaise boisée était solidement fortifié. A l'est, sur la ligne de faite des collines de la rive nord, s'échelonnaient à l'ombre de quelques manguiers séculaires les villages de Zinga, Mowa et Massassa ; à l'ouest, ceux de Mbelo, Bukala, Suki, Kilanga, Kinzoré.

Tous ces districts comptent une population très dense. Stanley estime à 2,350 le nombre des habitants du seul district de Zinga, que six chefs, Mvula, Monanga, Nzabu, Makanga, Kiubi et Nsaka sont censés gouverner.

Mvula et Monanga, deux frères, les doyens d'âge, les têtes couronnées de l'endroit, sont octogénaires; le nombre des vieillards est notable dans la contrée.

Mais, jeunes et vieux, ces indigènes sont des êtres essentiellement superstitieux, et le moindre incident suffit pour éveiller leur humeur batailleuse.

Comme les Bédouins de l'Afrique septentrionale grandissent et meurent entre des armes et un cheval, de même les Babouenné passent leur vie un fusil à la main.

Leur mousquet à silex est toujours prêt à lancer sur toute créature vivante des fragments de cuivre et de fer; la poudre parle à l'occasion d'un bal macabre, pour une fête, pour une naissance ou pour une mort.

Néanmoins quelques-uns d'entre eux sont allés à la côte occidentale et à Boma; ils connaissent les hommes blancs. Aussi arrivent-ils au camp de Stanley et Braconnier avec des petits cadeaux de pain de cassave et de vin de palme. Leur façon de se présenter est peu séduisante, peu rassurante; dès qu'ils sont assis près du blanc, avant de causer, ils se mettent tout à coup à grincer des dents comme s'ils entraient en fureur. C'est chez eux un tic, une singulière habitude qui tout d'abord inquiéta Braconnier.

Le capitaine avait, sur les conseils expérimentés de Stanley, exécuté autour du camp provisoire de Zinga de véritables travaux de défense. On ne sait jamais ce que l'on a à redouter des sectateurs du fétichisme et de la sorcellerie.

Le second jour de la halte à Zinga, Braconnier, tout en surveillant les Krouboys et les Zanzibarites de l'escorte occupés à construire des palissades, des barricades de branchages autour du camp, notait sur son carnet ses impressions de voyage.

Comme d'habitude, des naturels s'étaient groupés aux abords du campement et prenaient du regard une vive part aux occupations des étrangers. A la vue de Braconnier se livrant à son travail d'écriture, une émotion étrange envahit les indigènes; ils s'approchèrent et examinèrent attentivement les signes hiéroglyphiques pour eux que traçait l'officier, puis ils s'enfuirent à toutes jambes vers les huttes de Zinga. Bientôt des chants de guerre retentirent, roulant sur le plateau comme des cris aigus d'oiseaux de proie.

Quelques heures plus tard, une longue file de guerriers entourait le camp.

Les travaux de défense avaient ainsi leur emploi immédiat. L'escorte noire des explorateurs, délaissant les instruments de fortification, sauta sur les fusils.

Stanley et Braconnier défendirent encore à leurs vaillants compagnons noirs de prendre l'offensive, de tirer les premiers. Les deux blancs s'avancèrent hardiment au-devant des assaillants.

« Qu'y a-t-il ? demanda Stanley. Pourquoi venez-vous le fusil à la main, la menace à la bouche, comme si vous vouliez nous combattre ? Ne sommes-nous pas vos amis ? »

— Mundelé, répondit un négro de grande taille, coiffé d'une haute toison artistement disposée, mundelé, nos gens ont vu le blanc qui est avec vous, faire des marques sur du *taratara* (du papier). C'est très mal d'invoquer ainsi contre nous les esprits ! Notre pays sera dévasté, nos chèvres mourront, nos bananes pourriront, nos femmes n'auront plus de lait. Pourquoi le mundelé est-il méchant ? Nous sommes prêts à vous combattre si vous ne brûlez pas devant nous le *taratara* ; si vous le brûlez, nous resterons vos amis. »

Braconnier, en toute autre circonstance eût ri aux éclats de cette étrange déclaration de guerre ; mais les Babouendé étaient exigeants ; leurs revendications leur paraissaient fondées. Il fallut par un subterfuge habile calmer leur folie superstitieuse.

Tandis que Stanley continuait avec les chefs et les principaux personnages des assaillants les pourparlers diplomatiques, Braconnier allait chercher une liasse de papiers insignifiants. Il revint aussitôt, disposé à sacrifier au caprice des sauvages ces feuilles noircies d'encre.

« Est-ce bien le *taratara* que vous voulez brûler ? demanda Braconnier aux Babouendé.

— Oui, répondirent-ils, c'est bien celui-là. Ils n'établissaient aucune différence entre le format de ces papiers pliés et le carnet d'éphémérides de l'explorateur.

— En ce cas, prenez-le, continua l'officier ; je vous le donne ; vous pouvez le brûler ou le garder, à votre choix.

— Non, non, non, ... brûlez-le vous-même ; le *taratara* est fétiche ; nous ne voulons pas y toucher. »

Les blancs, suivis, talonnés par les Babouendé, s'approchèrent du feu de bivouac le plus voisin. Les papiers furent livrés aux flammes. Une acclamation triomphale couronna cet autodafé.

« Décidément, on ne saurait trop prendre de précautions avec ces gens-là, dit Braconnier à Stanley en retournant au camp.

— Oh ! il faut se garder d'écrire, de relever la hauteur du soleil, de dessiner, de prendre des notes, en un mot de faire une chose qui pour ces nègres est nouvelle ou leur paraît bizarre. Chacune de nos actions est épiée et nous expose à l'hostilité déclarée des sauvages. L'incident du taratara est heureusement clos ; occupons-nous maintenant des préparatifs du départ. »

Sur l'ordre des blancs, les Kroumens, les Krouboys, les Kabindas, les Zanzibarites préparèrent les ballots, casèrent les marchandises dans les wagons, équilibrèrent le steamer *En avant* sur l'immense voiture à roues qui le transportait.

Au cours de cette dernière manœuvre, l'essieu du wagon chargé par le bateau, se rompit. Cette pièce de charronnage avait été fournie l'année précédente par un honnête industriel anglais ; le charron peu scrupuleux s'était servi d'un tronc d'arbre vermoulu pour fabriquer cet essieu ; seulement, dans son désir d'encaisser l'argent, le bon argent du Comité d'études, il avait déguisé sous une couche de peinture vernissée la pourriture de la matière employée.

Au moment de l'accident, les agents du Comité envoyèrent au diable, selon une expression triviale, le charron européen. Remplacer l'énorme pièce de bois n'était pas une petite affaire et entraînait avec un surcroît de besogne, un nouveau retard à la marche en avant.

On trouva fort à propos dans un groupe d'arbres voisins un gaïac africain qui fut transformé, sous les coups de hache des Kabindas, en essieu de wagon de transport.

Le lendemain, les hommes de l'escorte, sous la direction des blancs, exécutèrent une manœuvre de pontonniers.

A la base orientale de la colline sur laquelle les tentes avaient été dressées, une large rivière roulait ses eaux profondes, n'offrant pas un seul endroit guéable.

Une passerelle dut être jetée sur cet obstacle. Les arbres et les lianes d'un bois voisin, mis à contribution, fournirent les matériaux nécessaires à ce travail.

Le 14 septembre au matin, la caravane quitta le plateau de Zinga.

Stanley, malade, accablé par la fièvre, confia, au départ, le commandement de l'expédition au capitaine Braconnier.

Chariots de marchandises, quadrupèdes porteurs de ballots, wagons chargés de matériel naval, de matériaux propres aux constructions d'une station future, s'ébranlèrent aux cris et aux chants des convoyeurs noirs.

La descente de la colline offrait de réels dangers. Une pente raide, où nulle route n'était tracée, coupée çà et là par des bancs de rochers ou des fourrés de broussailles épineuses, séparait l'emplacement du camp du niveau de la rivière à passer.

Les mules et les bourriquets s'engagèrent d'un pas sûr et décidé. Côté à côté des ravins et des précipices, mettant eux-mêmes un frein à leur élan, reployant leur corps en arrière aux passages à pic, exécutant des diagonales, des changements de pieds, des voltes et des demi-voltes suivant les caprices des talus rocaillieux et les méandres sinueux des taillis et des ronces, les animaux arrivèrent sans encombre au pied de la hauteur.

Il n'en fut pas de même pour les lourds véhicules. Les nègres attelés aux timons, ou faisant fonction de freins en tirant sur les cordes attachées aux roues, combinaient toutes leurs forces pour modérer la rapidité que les chargements et la pente imprimaient aux voitures.

Braconnier surveillait et guidait les convoyeurs dans cette tâche périlleuse. Placé à côté des nègres accrochés au timon du wagon à l'essieu de gaïac, véhicule qui traçait aux autres la route à parcourir, le capitaine décrivait à chaque pas les mouvements de droite ou de gauche à imprimer à l'engin de transport.

Les commandements précipités, modifiés à chacun des obstacles du sol, furent fidèlement exécutés par les nègres.

Le steamer *En avant*, cahoté, s'inclinant à bâbord, se relevant, se couchant avec le wagon, s'avancait, descendait la pente de la colline, timoné par de noires créatures, que la nécessité réduisait au métier de bêtes de somme.

La traversée extraordinaire du steamer touchait à sa fin. Le port de salut, le terrain à niveau gisait à quelques mètres; l'embarcation et son plancher allaient atteindre le ponton jeté sur la rivière.

En ce moment, le wagon à bateau fut engagé entre deux récifs, un bouquet d'arbres et un ravin : Charybde et Scylla. Un commandement de Braconnier, mal interprété par les timoniers, occasionna une catastrophe.

Les nègres du timon, impuissants à retenir la voiture qu'une pente fatale entraînait irrésistiblement vers les grands arbres, la rejetèrent par un brusque mouvement dans le ravin. Le steamer tomba de Charybde en Scylla. Ses roues de droite rencontrant le vide, le véhicule entraînant son chargement dégringola dans l'excavation ravinée, heureusement peu profonde.

Les convoyeurs noirs lâchèrent cordes et brancards; le timon du

chariot abandonné heurta violemment Braconnier qui tomba sans connaissance entre des rochers.

Les noirs s'empressèrent autour de leur maître; deux d'entre eux le soulevèrent et l'emmenèrent jusqu'à la dernière voiture où Stanley, secoué par des cahotements épouvantables, en proie à l'inquiétude, à l'anxiété, préoccupé des périls de la descente, était accablé par un redoublement de fièvre qui lui faisait endurer mille souffrances.

A la vue de Braconnier, pâle, les vêtements en lambeaux, et porté par les Zanzibarites, Stanley ne put retenir un cri d'effroi.

« Qu'est-il arrivé? Qu'y a-t-il? demanda le malade, oubliant sa faiblesse et sautant en bas de la voiture.

— Le mundelé est bien mal, » répliqua un Zanzibarite, et rapidement il raconta à l'agent supérieur du Comité les détails de la catastrophe.

Braconnier, couché sur un lit d'herbes sèches rassemblées à la hâte, revint à lui peu à peu. Son corps était violemment contusionné, mais aucun de ses membres n'était fracturé. On le plaça aussi commodément que possible dans la voiture de Stanley.

Les deux chefs de l'expédition durent, pour quelques heures, se confier à la prudence et à l'habileté des nègres, qui surent les conduire sans nouvelles catastrophes jusqu'au bas de la colline de Zinga.

Stanley, faisant appel à toute sa puissance physique, à toute son énergie morale, vainquit la fièvre et reprit le commandement de l'expédition. Mais Braconnier ne put continuer sa route; les contusions qu'il avait reçues, l'accablement, la douleur, l'obligèrent à s'arrêter plusieurs semaines sur le bord de la rivière, près du ponton établi par les pionniers.

On éleva une hutte où le malade fut installé et confié aux soins et à la garde de quelques Krouboys.

Stanley poursuivit sa route vers le Pool. Le 18 septembre, il lança sur le Congo, en aval des chutes terrifiantes d'Inkissi, le steamer *En avant* et les allèges.

Le matériel et le personnel de l'expédition purent être amenés, au prix de nombreux voyages d'aller et retour, jusqu'au delà des détroits de Msampala.

Ces détroits sont constitués par une succession de crêtes rocheuses qui émergent de l'eau, coupent le courant dans sa largeur d'environ quatre cents yards, et laissent entre elles des espaces restreints pour le passage des lames.

La navigation, bien que présentant de grands dangers, d'incessants labeurs, était préférable à la marche par voie de terre.



LA CATASTROPHE DE ZINGA.

Les contrées riveraines du Congo, fortement accidentées, eussent créé à la caravane des difficultés insurmontables. Sur le fleuve, tantôt en longeant les criques paisibles de la rive droite, tantôt en croisant devant les berges de la rive gauche, en halant les embarcations aux passages les plus périlleux, au-dessus des chutes, des rapides et des tourbillons, l'expédition avançait, très péniblement, il est vrai, mais elle était moins exposée aux attaques des indigènes, aux intempéries du ciel et aux fatigues inévitables qu'eût entraînées la construction d'une route viable sur les flancs et les sommets des collines, à travers bois, au-dessus des cours d'eau.

Le 12 octobre, Braconnier et sa garde rejoignaient l'expédition arrêtée sur la rive gauche du fleuve dans le district de Kinsindé, gouverné par le makoko Luemba.

Les rapides Lady-Alice rendant inutile toute tentative de navigation sur le fleuve, les explorateurs se déterminèrent à reprendre la route de terre.

Sur les promontoires de la rive gauche, le passage était praticable; les hommes de l'escorte ouvrirent un chemin, le couvrirent de broussailles et commencèrent le traînage des wagons.

En face du village de Gammfoué, la rivière Ufuvu obligea les marcheurs à établir un autre pont de bois assez large et assez solide pour permettre le passage.

Trois jours furent employés à la construction de cette passerelle. Stanley et Braconnier présidaient à cette opération, lorsqu'ils furent surpris par deux coups de feu rappelant la détonation des winchesters.

Quelques instants après, au détour d'une pointe rocheuse qui terminait la baie d'Inghila, les explorateurs virent apparaître Susi et les dix Zanzibarites confiés à Ngaliema, poussant devant eux les ânes offerts en présent au souverain de Ntamo.

Cette apparition mécontenta Stanley. Susi, bientôt rejoint, expliqua sa présence en narrant les circonstances qui la motivaient.

Ngaliema avait trahi ses serments, ou mieux il n'avait pu s'opposer aux récriminations, aux ordres de son peuple soulevé par des marchands d'ivoire venus du Zombo et exigeant le renvoi des étrangers.

Selon le récit de Susi, Ngaliema était un hâbleur, un roitelet qui s'était paré des plumes d'un makoko tout-puissant, mais qui en réalité subissait l'influence du grand roi des Wambundu.

Ce roi, spécialement connu sous le nom de Makoko, régnait sur le territoire qui s'étend au sud du Congo, depuis la rivière d'Inkissi jusqu'aux berges méridionales du Stanley-Pool. Le grand village de Ntamo faisait

partie de son royaume. Ngaliema, marchand enrichi dans le commerce de l'ivoire, avait en vain essayé, en achetant et en armant un grand nombre d'esclaves, d'échapper à la dépendance de Makoko.

Les Wambundu étaient une peuplade très ancienne et très commerçante; ils n'avaient jamais vu de blancs; mais par ouï-dire, ils attribuaient aux hommes à visage pâle un pouvoir malveillant, une influence néfaste. La réputation de Boula-Matari (Stanley), ses aventures surhumaines, étaient parvenues jusqu'à eux, exagérées, amplifiées par les récits des colporteurs d'ivoire et des féticheurs ambulants.

Ces tribus, qui d'habitude vivaient de bénéfices prélevés sur le passage des chimboucks, ou dus à l'échange de produits de leur territoire contre l'ivoire et les denrées apportés chez eux par les matouts, s'effrayaient à la pensée que des concurrents blancs viendraient s'établir sur les limites de leur contrée. Ce voisinage entraînerait fatalement le marasme commercial le plus complet; toutes sortes de malheurs, croyaient-ils. Par tous les moyens ils cherchaient à l'empêcher.

Une députation de Wambundu escorta Makoko jusqu'au village de Ngaliema, et enjoignit au chef de Ntamo d'expulser Susi et les serviteurs de Stanley.

Ngaliema revendiqua en vain les serments qu'il avait faits à son frère de sang, les cadeaux qu'il avait reçus, les avantages que la présence des gens du mpoutou amènerait sur la contrée; toutes ses raisons furent inutiles. Les Wambundu intraitables, inexorables, menaçaient le chef de Ntamo de représailles, de guerre acharnée, s'il consentait à recevoir chez lui les étrangers.

De telles perspectives décidèrent Ngaliema à renvoyer les Zanzibarites. Un scrupule de conscience chez ce nègre lui dicta la pensée de rendre aussi les cadeaux qu'il avait acceptés.

Susi avait dû partir, emmenant ses hommes et les bourriquets chargés de présents restitués.

Chassé de Ntamo et redoutant les habitants de la rive droite, les makokos de Malima, de Mfwa, de Bwabwa-Njali, Susi avait marché à l'aventure, côtoyant la berge sud du Congo; il bénissait les circonstances qui lui permettaient de retrouver Stanley, et conjurait son maître de ne pas affronter la colère des Wambundu et des nègres rebelles de Ntamo.

Stanley et Braconnier, se sachant désormais en pays hostile, persistèrent à avancer, mais en prenant néanmoins toutes les précautions dictées par la situation.

Une foi infinie dans leur entreprise bannissait les craintes, les angoisses qu'avait laissées dans leur esprit le récit du fidèle Susi.

Par moments la froide raison leur représentait que ces rayons d'espoir si consolants n'avaient en somme aucun fondement ; mais l'espérance était tenace, elle fournissait les arguments et les sophismes à l'aide desquels la raison était vaincue.

Ces moments échappent à toute description. Les luttes qui se livrent dans la tête de deux hommes résolus et braves, isolés au milieu de peuplades sauvages, reconnaissant eux-mêmes le pour et le contre de leurs idées, inca-



LE ZANZIBARITE SUSI.

pables de tromper leurs pensées réciproques, mais n'osant pas détruire leurs espérances mutuelles, ne peuvent se raconter.

Les deux explorateurs avaient connu la faim, la maladie, la misère ; ces souffrances passées n'étaient rien comparées aux tortures morales qu'ils subissaient.

La raison leur montrait un abîme ouvert sous leurs pas ; une bande d'hommes dévoués, décidés à les accompagner aveuglément, disant : « nos maîtres savent ce qu'ils font », et qu'ils conduisent à l'abîme. La formidable responsabilité dont ils s'étaient chargés torturait les agents du Comité d'études.

La marche devenait difficile et périlleuse. En laissant la rivière Ufuvu, on devait suivre une chaîne de collines dont les pentes et les crêtes boisées présentaient autant d'obstacles que de groupes d'arbres et de talus irréguliers.

Sur les plateaux ou dans les gorges de la chaîne montueuse roulaient des rivières, les unes, comme le Mpalanga aux eaux écumeuses, courant de rocher en rocher, de cascade en cascade, et tombant dans le Congo avec un bruit terrible; d'autres, comme la jolie rivière Lulu, filtrant leurs eaux cristallines, avec des murmures, des bruissements, des clapotements joyeux entre les interstices de petites roches bleuâtres, entre des bords enfouis sous la verdure nuancée de plantes aquatiques variées à l'infini.

Toutes ces merveilles gracieuses ou sauvages de la nature africaine multipliaient la besogne des marcheurs. On construisait des ponts, on renversait des arbres, on brisait des rochers; chaque mille parcouru avait coûté des heures, chaque étape de la route était marquée par un labeur ingénieux, par des travaux considérables.

Le 4 novembre, l'expédition après avoir franchi la rivière Loa, bivouaqua aux pieds du mont Iyumbi.

En dépit des pronostics de Susi, les Wambundu de l'endroit se montraient d'humeur charmante sur le passage des blancs. La question d'intérêt primait tout autre sentiment chez ces indigènes. Les belles marchandises que leur donnaient les étrangers en échange de bananes, de vin de palme, de manioc, etc., etc., suffirent à détruire les bruits absurdes que les porteurs d'ivoire avaient répandus sur le compte de Boula-Matari.

Stanley leur inculqua diplomatiquement des idées toutes différentes de celles qu'ils avaient eues jusque-là à son sujet. Il leur fit comprendre combien ils retireraient de bénéfices de belles étoffes, de beaux fusils, de délicieuses boissons, d'objets inappréciables, inconnus d'eux encore, tels que miroirs, bibelots de toutes formes et de toutes couleurs, articles de camelote européenne, en vendant au peuple blanc leurs propres richesses et celles qu'ils pouvaient acquérir des matouts.

« Les matouts sont jaloux des blancs, disait Stanley, parce que seuls, ces nègres-là vont jusqu'au mpoutou et en rapportent, pour vous les vendre à des taux très élevés, les produits que désormais les blancs viendront vous offrir eux-mêmes et qu'ils vous céderont à des conditions très avantageuses. »

Les Wambundu paraissaient disposés à accueillir favorablement les étrangers; dans tous les cas, ils étaient ravis d'entendre parler Stanley qui,

joignant le plus souvent l'action à la parole, renvoyait les naturels avec de riches présents.

Le 5 novembre, on entreprit l'ascension du mont Iyumbi.

La montée fut pénible; il n'existait point de chemin frayé, et la pente à gravir, presque perpendiculaire, avait plus de mille pieds.

Pour arriver au faite, il fallut plus d'une fois faire halte, caler les wagons, reprendre haleine.

Mais au sommet, quel spectacle!

Le Congo décrivait sa traînée sinuée dentelant les plateaux de collines arides ou boisées, marquées par des falaises rougeâtres ou des berges crayeuses, et se perdait à droite et à gauche dans le ciel bleu, dans l'infini.

A six mille au nord-est, le Stanley-Pool dessinait ses rivages; les *Dover Cliffs*, les falaises de Douvres africaines étalaient leurs mamelons gazonnés, leurs futaies verdoyantes tranchant sur le blanc d'argent des collines étincelant aux premiers feux du jour.

Chaque pic, chaque sommet de la chaîne où s'enserrait le fleuve, se détachaient sur une aire de centaines de kilomètres carrés, surplombant les multiples échancrures, les excavations, les vallées arides ou fertiles où roulent les eaux tantôt écumeuses, tantôt cristallines, des tributaires grands et petits du fleuve gigantesque.

Longtemps les voyageurs contemplèrent ce superbe panorama; Mowa, Massassa, Zinga, Bwabwa-Njali, Malima, les districts visités, chaque point de la route parcourue, chaque rivière, chaque groupe d'arbres, rappelant des dangers vaincus, des journées de repos, des heures de fatigue, de défaillance ou d'espoir, s'échelonnaient devant eux, comme autant de vivants souvenirs, de trophées de victoire, déroulant le passé; vers l'est, c'était l'avenir.

A l'orient de la montagne, Ngoma, Sabukas, Ntamo et les villages de la rive gauche du Pool enfouissaient leurs huttes dans l'enchevêtrement des tiges rugueuses des palmiers et des fougères arborescentes écrasées sous le feuillage de sombres manguiers ou de majestueux bombax.

Trois mois auparavant, Stanley et Braconnier avaient entrevu le site qui s'étalait devant eux. Du haut de la colline de Kinduta, ils avaient découvert dans un nimbe argenté l'esquisse du même paysage. Devraient-ils dans ces parages battre encore en retraite devant l'hostilité des indigènes ou la fureur des éléments? Quel accueil leur réserveraient les noirs habitants de ces huttes, les accidents de ce sol tourmenté, esclave d'un ciel inclément?

Le lendemain, Braconnier, conduisant l'avant-garde, traçait une route du plateau de l'Iyumbi au bas de la colline de Ngoma. Quatre jours après

toute la caravane exploratrice, personnel et matériel, s'installait à Usansi.

L'emplacement du camp était très pittoresque; les tentes semblaient noyées dans un océan de graminées, d'arbustes, d'arbres, dont la masse, ondulant au souffle de la brise, revêtait toutes les nuances veloutées du vert, du rouge et du jaune.

La végétation y était merveilleuse; on rencontrait ces prunes exquis, toutes dorées, que produit l'héglik; de grands baobabs à fruits énormes, les soi-disant *pains de singe*; des caïls-cédrats; des *bassia Parkii*, arbres à beurre, qui donnent une belle noix brune d'où l'on extrait une graisse excellente pour les roues des wagons et les machines; des *dracenas*, des sounts (*Acacia Nilocita*); quelques bouquets d'élaïs, précieux palmier qui fournit aux indigènes, outre un vin délicieux, un beurre jaune que l'on peut convertir en bonne huile à brûler, en cosmétique, une huile dans laquelle on fait cuire les bananes, les ignames et les patates, ou qui est servie en guise de sauce avec les légumes, la volaille, le piment, et qui, lorsqu'elle est chaude, fait aux habitants du pays un excellent bouillon dans lequel ils trempent leur pudding de cassave.

Bref, une flore splendide; un coin du paradis terrestre, auquel il manquait les spécimens de la faune africaine. Le gros gibier était rare dans la contrée; les tourterelles et des oiseaux de tous genres y vivaient cependant en grand nombre. La nature avait libéralement pourvu à leurs besoins.

Non loin du camp sourdait une eau limpide qui formait abreuvoir et glissait en murmurant à travers les herbes qu'elle arrosait.

Non loin de cet Éden s'élevait le village d'où Makoko présidait censément aux destinées des peuplades occupant le vaste territoire des Wambundu, et servait d'arbitre respecté dans les questions gordiennes qui s'élèvent entre les chefs des districts limitrophes s'étendant au sud du Stanley-Pool.

Le 7 novembre, ce très haut et puissant seigneur nègre, suivi des princes de la région, d'une myriade de sujets, apparaissait au camp d'Usansi. Des Bacongo, des Bazombo, marchands d'ivoire venus de la côte, sachant que Makoko se rendait auprès de Boula-Matari, avaient grossi l'escorte du royal visiteur.

Voir Stanley et ses compagnons, contempler les héros des merveilleux récits qui couraient à l'état de légendes chez les peuplades riveraines du Congo, était plus qu'une attraction habituelle pour les nègres. Un besoin d'inquisition, une curiosité excessive mêlée de crainte superstitieuse, les avaient guidé, au camp des étrangers.

De leur côté, les blancs éprouvaient une satisfaction réelle de se trouver

en présence de Makoko. A en croire Susi, le roi des Wambundu détenait un pouvoir sans bornes et son hostilité était à redouter pour le succès de l'expédition.

Probablement Makoko, mis au courant, depuis bien des semaines, des faits et gestes de Stanley, apportait dans les replis de sa peau de léopard la paix ou la guerre aux agents du Comité d'études. A tous égards, la paix était préférable. Stanley et Braconnier reconnurent unanimement la nécessité d'amadouer ce souverain, de s'en faire un allié, un ami, un frère de sang.

Au premier coup d'œil, ils conçurent de Makoko une impression consolante.

Le petit homme, pas même haut de cinq pieds, qu'ils avaient devant eux, et dont le regard doux et innocent répandait sur toute la physionomie une apparence de bonhomie et de franchise, ne pouvait être un ennemi irréciliable, mais bien un auxiliaire, un appui.

Makoko s'avança sans hésitation à un mètre des blancs et leur déclara son nom et ses qualités, accompagnant ses paroles d'un sourire bienveillant.

Bien qu'il soit toujours difficile de fixer l'âge d'un nègre, on pouvait largement appliquer soixante ans à Makoko.

Son front élevé et étroit, ses tempes profondément enfoncées, ses yeux qui brillaient comme des escarboucles au fond de deux cavités encadrées de rouge et de blanc, les pommettes saillantes, le nez légèrement épaté, des lèvres laissant voir des dents rares, aiguës, une longue barbiche tressée dont la pointe descendait à mi-corps : tels sont les traits de Makoko dont l'ensemble constitue une mine douceuse.

Des sujets empressés de ce noir souverain préparèrent en hâte un siège élevé, en superposant des gerbes d'herbes sèches; Makoko, étendant sur cette espèce de trône végétal une peau de léopard, s'assit dessus, et dit en désignant du doigt la fourrure de l'animal :

« Voilà l'insigne de ma dignité. »

Tous les noirs, prévoyant une palabre, se rangèrent en cercle autour de Makoko et des explorateurs, et attendirent silencieux l'ouverture des pourparlers.

« Le peuple nègre m'appelle Boula-Matari, » dit Stanley; il y a quatre ans, je fus connu sous mon nom véritable; je suis le premier mundélé vu par les naturels de cette région. Je suis l'homme qui descendit autrefois le grand fleuve avec plusieurs compagnons montés sur un grand nombre de pirogues. Bien de mes gens sont morts, noyés dans la rivière; l'un d'eux, un blanc, mon ami, mon frère de race (Franck Pocock), se perdit non loin

de votre royaume; je reçus à cette occasion les témoignages de sympathie des nombreux chefs des tribus riveraines, et je promis à ces rois de retourner un jour parmi eux. Depuis j'ai revu ma patrie, la grande terre des hommes blancs; et aujourd'hui, fidèle à ma promesse, je suis retourné vers eux. Les gens de Mfwa, que j'avais connus déjà, m'ont oublié; ceux de Ntamo sont restés fidèles à mon souvenir.

« Lors de mon dernier voyage auprès de Mfwa, j'ai reçu la visite de Ngaliema qui me pria d'aller au mpoutou afin de revoir mes frères et de les décider à venir avec moi, dans les environs de Ntamo, pour y fonder une ville, y cultiver des terres, et échanger contre les produits alimentaires de la contrée ou donner en récompense aux noirs laborieux les beaux objets fabriqués par les peuples qui vivent bien au delà de l'Océan. Ngaliema, comme nantissement de ma promesse et en garantie du bon accueil qu'il devait faire à ceux qui reviendraient avec moi, m'a remis un sceptre, un symbole, les insignes de la royauté.

« Aujourd'hui, je traverse votre domaine; je me rends auprès de Ngaliema, pour y remplir mes engagements. Vous pouvez voir vous-même mes bateaux, mes wagons de transport, mes marchandises, mes armes; je vais construire à Ntamo, pour me disposer ensuite à remonter le grand fleuve, et essayer, si je le puis, de bâtir encore plus loin, bien loin, chez les Bayanzi, les Bangala, et tous les nègres de l'intérieur. Telle est mon histoire, ô grand Makoko; j'écouterai maintenant vos paroles, paroles d'un ami, j'en suis certain. »

Le speech de Stanley fut entendu par les assistants, religieusement, sans murmures, sans interruptions. Makoko et son entourage, suspendus aux lèvres de l'orateur, paraissaient tellement absorbés, qu'on eût cru qu'ils l'écoutaient encore après qu'il avait cessé de parler.

Après cette pause, quelques chuchotements partirent du groupe de seigneurs, de chefs à bonnets rouges entourant Makoko. Celui-ci, d'une voix d'abord basse qui s'éleva par gradations au diapason le plus criard, répondit en ces termes à son interlocuteur :

« Depuis plusieurs lunes, nous avons entendu parler de Boula-Matari et de ses compagnons. Nous sommes effrayés du récit des actions des mundelés qui brisent les rochers, qui font voler leurs pirogues de fer par dessus les montagnes, qui renversent sur leur passage les plus grands arbres de nos forêts, et dont les armes retentissantes tuent à des distances incalculables les animaux de la contrée. Que signifient ces manières, ces procédés de destruction, ces exploits nuisibles, ces provocations aux esprits, importés par les blancs? Pourquoi veulent-ils nous ruiner,

pourquoi s'efforcent-ils d'irriter contre nous les divinités de la terre et du ciel ?

« Quand nous avons appris que Boula-Matari traitait avec Ngaliema pour prendre possession d'une partie de notre royaume, nous nous sommes indignés à juste titre. Ngaliema s'arrogeait un droit, un pouvoir qu'il ne possède pas. Quel est ce Ngaliema ? N'est-ce point un transfuge de la contrée des Bateké, à qui nous avons accordé de bâtir et de commercer sur notre territoire ? A-t-il oublié qu'il doit sa fortune et sa propriété à notre bienveillance ?

« Prétendrait-il à la toute puissance, à la suzeraineté des terres baignées par le lac du fleuve ?

« Sachez et dites aux hommes de votre race que Makoko est le seul maître de la contrée qui s'étend de Ntamo aux bords de l'Inkissi.

« Depuis que vous la parcourez, nous connaissons journellement vos actes ; nous surveillons les hommes blancs. Si leur présence est funeste, s'ils nous méprisent, s'ils sèment la ruine ou les maléfices sur leur route, ce sont des méchants auxquels nous sommes décidés à faire une guerre implacable.

« Ni Ngaliema, ni un Bateké, ni un de ces marchands qui vont acquérir l'ivoire à Ntamo, Kinschassa, Kindolo, ne possèdent un district sur cette rive du fleuve. C'est moi, Makoko, grand roi des Wambundu, qui gouverne cette région. J'ai dit. »

Une approbation enthousiaste, des applaudissements frénétiques suivirent ce langage orgueilleux.

Bientôt la foule se calma ; Stanley d'une voix puissante et autoritaire déclama sa réponse à Makoko :

« Vous avez bien parlé, ô grand roi des Wambundu. Quand je traversais la contrée pour la première fois, il y a quelques années, j'ignorais les lois, les coutumes et les droits des gens de votre race. Vous vous ressemblez tous dans ce pays, et je ne puis établir la moindre différence entre un Bateké et un Mbundu. De même qu'il vous serait difficile de dire quelle distinction de nationalité existe entre moi et mon compagnon blanc, de même, lorsque je parlais à Ngaliema, avant de connaître Makoko, je ne pouvais savoir si Ngaliema était le vrai roi des Wambundu ou un vulgaire Bateké. Aujourd'hui je me félicite de parler au grand Makoko ; je le conjure de répondre à la requête que je lui adresse pour obtenir une concession de terrains dans les environs de Ntamo, de m'autoriser à y fonder une ville, et de m'assurer que mes bateaux croisant sur le fleuve devant son territoire et mes wagons parcourant les routes à tracer dans son royaume seront respectés de ses sujets.

— N'est ce que cela ? dit Makoko dans un sourire. Je serai très heureux de voir Boula-Matari et ses enfants vivre en paix sur mes domaines. J'accorde les autorisations qu'il m'a demandées. Qu'un peuple blanc grandisse et prospère au milieu de mes sujets ! Qu'il rende de fréquentes et amicales visites à Makoko, en lui apportant de beaux objets fabriqués au loin ! Je connais, je possède des cadeaux ravissants, des étoffes, des fusils, de la poudre, des balles, des vases, de la poterie, des miroirs, présents que m'ont alloués les matouts retournant de la côte : les objets sont faits par un grand et bon peuple ; ce peuple sera notre ami, qu'il s'établisse près de Ntamo ! Makoko a parlé. »

« Bravo ! Makoko, pensèrent les explorateurs, tes souhaits sont fort agréables à entendre ; il s'agit de savoir si l'avenir nous prouvera que tu as contribué à leur réalisation. »

Stanley et Braconnier adoraient tous les makokos du Congo, comme ils les connaissaient. Ils se fiaient très peu à leurs tirades emphatiques, miroitantes de propositions séduisantes, de promesses trop souvent mensongères.

Néanmoins, selon l'usage, pour terminer cette palabra amicale, le mala-fou circula dans l'assemblée. Makoko pria les blancs d'accepter des bananes du vin de palme, des chèvres, des poules, etc. ; etc., en échange, il rayonna de joie en emportant des présents sans nombre ; des étoffes soyeuses pour ses quatre épouses, des bibelots pour sa progéniture, une tunique hors de service du capitaine Braconnier pour orner sa personne royale.

Plus que partout ailleurs, chez les noirs du Congo les petits cadeaux entretiennent les petits semblants d'amitié.

Alléché par l'attrait des marchandises variées déballées sur l'ordre des voyageurs, Makoko présenta un certain Ngako, frère d'un chef des Wambundu, possesseur d'un territoire voisin de Ntamo.

Ngako discuta le prix auquel la concession demandée par les blancs serait accordée. Après des pourparlers sans fin, des marchandages criards, des hésitations, des murmures, des récriminations tapageuses, Ngako choisit treize pièces de drap, un manteau, une couverture rayée de couleurs multiples, un miroir, beaucoup de couteaux de table à manche blanc, et un tas de bibelots.

Lorsque la pile d'objets fut arrangée, Makoko s'avança et compta les cadeaux, les examina attentivement, avec mille grimaces, des sourires, des yeux où se lisaient le désir et l'envie ; puis, prenant une attitude pleine de majesté, il invita Ngako à lui remettre la moitié des présents : *quia nominor leo.*

L'invitation souriait fort peu à Ngako ; il se résigna cependant à la considérer comme un ordre péremptoire de son suzerain.

Un moment après, Makoko, né malin, amena devant Stanley un nègre à tête grise, homme qu'il présentait comme ayant une influence considérable sur les indigènes riverains du Pool.

« Parfaitement, répondit l'explorateur ; je suis enchanté de faire la connaissance de ce prince. Je ne doute pas que nous vivrons en parfaite intelligence. »

Mais Stanley, déjouant la ruse, le stratagème de Makoko, congédia le noir à tête grise sans lui donner la moindre petite obole.

Le visage de Makoko exprima le dépit, le mécontentement. Ces sentiments se lisaient dans les yeux du roi nègre, car sa face ne changeait jamais de couleur, elle était enduite d'une couche de suie qui répandait une odeur désagréable et sur laquelle les gouttes de sueur perlaient et glissaient en traçant des sillages visqueux.

Vers le soir, Makoko, qui tout l'après-midi fit la navette entre le camp d'Usansi et son village, retournait près de Stanley pour lui offrir un gage de fraternité.

« Ngaliema vous avait remis son prétendu sceptre, dit-il au blanc, je vous donne, moi, mon sabre. Prenez-le ; qu'il soit un trait d'union entre Boula-Matari et Makoko, entre deux frères de sang ! »

« Makoko est décidément un charmant homme, disait Braconnier à Stanley ; mais il abuse du voisinage. Va-t-il nous laisser dormir cette nuit ? »

Sur ces mots, chacun des pionniers regagna son lit.

Le camp d'Usansi s'endormit. Aux pâles rayons de la lune argentée, les noires silhouettes des gardes chargés d'alimenter les feux glissaient comme des ombres chincises sur les dômes blanchâtres des tentes.

Stanley et Braconnier sommeillaient aussi bien que l'on peut sommeiller en Afrique centrale, quand la préoccupation ou l'imminence d'un danger n'agite pas le sommeil toujours troublé par les moustiques. Depuis longtemps ils avaient perdu l'habitude de quitter leurs vêtements avant de se coucher. Tout au contraire, afin de se garer des piqûres d'insectes, ils se sanglaient et se vêtaient beaucoup plus la nuit que le jour.

Dans de telles conditions, le repos que l'on goûte est plutôt factice ; le corps à force d'être moulu, s'affaisse sur lui-même ; les yeux sont clos, mais l'oreille est aux écoutes, l'esprit veille ; on dort à la façon des gendarmes ou des somnambules. Les revolvers, les fusils, les carabines sont toujours à portée du voyageur prudent qui s'endort sous la tente plantée aux

bords du Congo; même au milieu de peuplades qui se disent alliées.

Au milieu de la nuit, Susi, garde du camp, s'émut à la vue d'un nègre mbundu rampant comme un fauve derrière les broussailles et essayant de franchir l'enceinte barricadée. Le fidèle serviteur des blancs interpelle vivement le visiteur nocturne.

« Je suis envoyé par Makoko, dit-il, pour parler à Boula-Matari.

— Notre maître dort à cette heure, répondit le Zanzibarite. Le mundelé repose. Reviens demain, aux premiers rayons du soleil.

— Non ! non ! Je dois transmettre aux blancs une importante nouvelle; à l'aube il serait trop tard. Je veux voir Boula-Matari de la part de son frère de sang, au nom de Makoko. »

Susi était embarrassé; son interlocuteur continuait à insister bruyamment. Bientôt la discussion dégénéra en querelle très vive; des Zanzibarites, des Krouboys s'éveillèrent; Stanley et Braconnier, troublés par le tumulte, sortirent de leurs tentes, armés chacun comme pour le combat.

« Que se passe-t-il donc? interrogea Stanley.

— C'est un ambassadeur, un messenger de Makoko.

— Encore Makoko ! dirent à l'unisson les deux chefs de l'expédition.

— Mundelé, dit le Mbundu, mon seigneur m'envoie vers vous pour vous annoncer que Ngaliema et tous les chefs de Ntamo, avec environ deux cents hommes armés de fusils, sont arrivés dans son village. Ngaliema a déjà essayé d'engager des Ngambarengi, des Kimpalampala, des gens de tous les districts voisins, pour vous combattre. Il réclame contre vous l'assistance de Makoko et de son peuple. Makoko m'a chargé de vous dire qu'il refusait de s'allier à Ngaliema, et qu'il tenait à votre disposition tous les guerriers wambundu.

— Makoko est un bon frère. Boula-Matari le remercie. Si Ngaliema déclare la guerre, dis à ton roi que les blancs et les Wambundu n'hésiteront pas à l'accepter. »

De telles nouvelles n'étaient pas faites pour ramener le sommeil au camp d'Usansi. Les deux agents du Comité d'études employèrent les dernières heures de la nuit à préparer un plan de défense en cas d'attaque de Ngaliema, ce traître, ce noir félon qui détruisait subitement les espérances de conquêtes, d'acquisitions pacifiques.

